# « L'émergence littéraire est une manière de surgissement, d'être ou d'apparaître au monde »

Jean Claude Abada Medjo
Poète et enseignant de littérature à l'Université de Maroua

---

*Jean Claude Abada Medjo est né le 17 février 1974 à Niamvoudou (Région du Centre au Cameroun). Après un parcours primaire à Kongo et Mboni (CEPE), il a fait des études secondaires au Collège protestant Béthanie-d'Ayos (BEPC) et au Lycée mixte d'Akonolinga (Probatoire et Baccalauréat), avant d'entrer à l'Université de Yaoundé-I, et d'effectuer deux voyages d'études à l'Université de Maurice, en vue d'un doctorat obtenu en 2010 intitulé* L'inscription du tragique dans la prose narrative de Patrick Modiano, Ahmadou Kourouma et Ananda Devi *(avec les félicitations du jury pour la qualité des travaux). Il est actuellement enseignant-chercheur au département de langue française et littératures d'expression française à l'École normale supérieure de l'Université de Maroua qu'il dirige depuis le 13 mars 2013. Ses enseignements portent aussi bien sur l'histoire de la littérature française que sur l'épistémologie de la littérature, notamment l'approche épistémocritique du texte de fiction en contexte francophone (Afrique subsaharienne, océan Indien, Caraïbe, Maghreb). Ses articles récents sont : « D'un art (à) l'autre : traces et enjeux des arts dans* Indian tango *d'Ananda Devi », in* Littérature et médias. Formes, pratique et postures, *L'Harmattan, coll. « Critique littéraire », Paris, 2014, p. 67-85 ; « La révélation du corps. Approche phénoménologique de l'apparaître corporel dans* L'Africain *de Jean-Marie Gustave Le Clézio », in* Mosaïques, *hors-série n° 1, août 2013, p. 17-34 ;*

*« Fiction transparente et enjeux de la contextualisation dans la nouvelle et la chronique francophones », in* La création littéraire de Gabriel Kuitché Fonkou. Horizons critiques et décodages culturels, *Yaoundé, CLE, 2013, p. 111-130. Auteur de deux ouvrages :* Discours sur l'Afrique. Les représentations sur l'Afrique dans le discours chez Hugo, Sarkozy et Obama *(préface du P^r Alpha O. Barry), Paris, Éditions des archives contemporaines, 2015, et* L'inscription du tragique dans le roman contemporain. Essai sur Patrick Modiano, Ahmadou Kourouma et Ananda Devi, *Presses académiques francophones, Saarbrücken (Allemagne), 2014, version réaménagée de sa thèse, il en a codirigé un autre, avec Richard Laurent Omgba et Raymond Mbassi Atéba, intitulé* Francomanie, francophilie, francophobie. Atouts et enjeux de la Francophonie littéraire en Afrique. Mélanges offerts au Professeur André-Marie Ntsobé Njoh, *Éditions des archives contemporaines, Paris, 2013. Poète, il a publié, chez L'Harmattan,* La Parole tendue *(2010) et* Les Machinations du sable *(2012).*

---

Raymond Mbassi Atéba : *Vous êtes poète, critique littéraire, enseignant de littérature, entre autres : comment conciliez-vous cette triple expérience ?*

Jean Claude Abada Medjo : Il y a effectivement, dans ce que vous appelez une « triple expérience », trois voies différentes (mais non contraires !) d'exploration du moi et du monde ; trois manières de se dire, d'énoncer le soi et le monde. Je ne suis pas sûr de parvenir à les concilier. J'essaie, par contre, d'exprimer mon rapport au monde et aux autres tantôt en poète (ce que je préfère de loin), tantôt en critique ou en enseignant. Ces deux dernières positions vont souvent ensemble dans mon cas, sans qu'elles se confondent dans mon esprit, bien sûr. Mes activités de lecteur sont orientées vers la recherche, mais surtout vers la transmission de la passion de la littérature à travers l'enseignement.

RMA : *Quel aspect de ce triple statut vous valorise le mieux ?*

JCAM : Dans l'absolu, il est difficile d'établir une échelle des valeurs entre ces différents statuts qui constituent autant de facettes d'une même personnalité. Chaque statut est régi par des protocoles particuliers, et exige un ethos et un feeling tout aussi particuliers, me permettant ainsi de me valoriser d'une façon plurielle. Cela dit, j'avoue que la poésie est pour moi à peu près un geste naturel, certes solitaire, mais solidaire de tout mon être. Quand je dis naturel, il ne faut pas comprendre facile : le geste poétique est des plus exigeants, mais aussi, heureusement, l'un des plus exaltants. Cela ne signifie pas qu'il me valorise plus que la critique ou l'enseignement, non ! J'aurais souhaité n'être que poète. Hélas ! la poésie ne suffit pas encore à m'assurer une meilleure visibilité, ni même une aisance certaine.

RMA : *Est-ce à dire que les conditions ne sont pas réunies en Afrique pour que les écrivains vivent de leur art ?*

JCAM : Non ! Et c'est ce que je disais en d'autres mots ci-dessus. Il n'y a pas encore en Afrique une dynamique institutionnelle capable de garantir l'autonomie existentielle des écrivains. Médiocrité (voire quasi absence) des infrastructures d'édition et de diffusion, absence d'instances de consécration, absence ou incohérence des politiques culturelles, mais aussi, hélas !, le taux encore trop élevé d'illet-

trisme dans la plupart des pays africains, etc. ne favorisent pas le développement d'une culture littéraire rentable pour les hommes et les femmes de métier. On périrait assurément de ne tenir que de sa plume aujourd'hui en Afrique. Il ne faut pas s'y risquer en l'état actuel des choses. La triple expérience qu'on évoquait tout à l'heure (poète, critique, enseignant) trouve peut-être là l'une des ses principales raisons. Réel atout, elle est à la fois un choix et une fatalité. C'est une condition tragique. La multiplicité des expériences, des statuts et des postures énonciatives s'évalue alors mieux en rapport avec les technologies de survie qu'élabore l'écrivain écrivant, publiant (ou non) et vivant en Afrique.

RMA : *De quel côté faut-il voir le problème : les services et opérateurs culturels ? les écrivains ? la qualité des textes ? les gouvernements ?*

JCAM : Vous pointez là en fait les acteurs essentiels de cette situation dramatique. Il existe des pays où les conditions de création, de publication, de diffusion des œuvres évoluent favorablement, mais cela demeure timide, velléitaire si l'on considère globalement le continent africain. L'amateurisme des services et des opérateurs culturels (quand ils existent !), la mauvaise qualité des textes, de même que l'impéritie des politiques qui continuent de voir en l'homme des lettres au mieux un oisif, au pire un ennemi de l'ordre public, voilà quelques-uns des obstacles à l'éclosion d'une véritable culture de

la culture. Il est urgent que les gouvernements africains se montrent plus concernés par les domaines des arts et des lettres, et investissent sur des bourses de valeurs des biens symboliques, plutôt que sur d'improbables hypothèses qui ne favorisent que la gabegie et le sous-développement.

RMA : *Littératures émergentes, littératures mineures, littératures du tiers-monde : ces appellations de certaines littératures ne vous paraissent pas, à souhait, réductionnistes ?*

JCAM : Cette vaste question, à laquelle je ne prétends pas répondre, m'inspire de vagues commentaires. J'aimerais indiquer que les schématisations ne sont dangereuses que lorsqu'elles deviennent généralisantes. Dans le cadre d'une historiographie littéraire, ces appellations fonctionnent assez bien. On a tellement critiqué (à droit) cette terminologie, qu'il est inutile d'y revenir ici. Certains critiques privilégient des notions comme l'« intranquillité » (Lise Gauvin), la « liminarité » (Michel Biron), ou encore la « vicinalité » (Jean-Pierre Bertrand), elles-mêmes susceptibles de remise en cause. Pourtant, j'aime le pluriel qui s'attache à toutes ces formulations (émergentes, mineures, tiers-mondistes, subalternes, etc.) ; il permet de ne pas perdre de vue l'idée de la diversité des situations qu'on tente ainsi, peu ou prou, de saisir lorsqu'on parle d'émergence littéraire. La notion d'émergence, dont Jean Marie Grassin a donné des élargissements passionnants, me paraît utile à

la compréhension des dynamiques littéraires actuelles. L'émergence littéraire, aujourd'hui, doit être comprise comme une métaphore qui traduit une manière de surgissement, d'être ou d'apparaître au monde ; elle permet de comprendre comment chaque émergence littéraire particulière s'épanouit, sans lui refuser la dimension globale liée à toute littérature. Mais il ne faut pas croire que l'émergence est le fait des seules littératures africaines, en oubliant tout le foisonnement postcolonial observable aux USA (avec une littérature « nyuoricaine », qui n'est ni états-unienne, ni portoricaine), ou encore les littératures exophones (notamment europhones) en Asie (Singapour, Malaisie, Inde, etc.), en Amérique du Nord, en Amérique du Sud, dans les Mascareignes et dans les Caraïbes. Mieux peut-être que les littératures « classiques », celles qui se sont déjà constituées et établies, les littératures émergentes élaborent de nouvelles esthétiques et fleurissent à l'ombre des crises identitaires contemporaines.

La minorisation qui s'attache souvent à ces littératures se traduit par des pratiques insidieuses d'exclusion du champ de la légitimité ou de marginalisation à l'intérieur du champ. S'il est vrai que les littératures émergentes ne se trouvent pas exclusivement dans les pays dits « émergents », il est capital que ces derniers travaillent à de véritables politiques de promotion et de soutien des artistes et des écrivains. Il est assez curieux de constater que ces domaines continuent d'être mino-

risés dans les nombreux plans d'urgence en vue de l'émergence à divers horizons dans les pays du tiers-monde. Mon ami Umar Timol ironise souvent en disant que le ministère de la culture de l'île Maurice se trouve en France. C'est dire combien la culture, en général, et la littérature, en particulier, demeurent encore secondaires dans les politiques publiques des pays africains. L'émergence politique, économique et sociale ne peut et ne pourra pas se réaliser dans la plupart de ces pays qui mésestiment souverainement l'apport de la culture dans l'édification d'une société. Et il convient d'abord de saisir la distance sémantique qui sépare une émergence purement matérielle d'une émergence littéraire déliée de tout positivisme de progrès.

Ceci dit, le mot émergence en lui-même est un déni de quelque chose. Comme celui de découverte, il cache sa part de vice analogue à ces « découvertes » souvent imputées à l'homme blanc dans ses premières rencontres avec l'altérité, comme si celle-ci n'existait pas sous quelque forme que ce soit avant cette rencontre.

RMA : *Pensez-vous faire l'objet d'une minorisation en Francophonie ?*

JCAM : Personnellement, je ne me pose pas de telles questions lorsque j'écris. J'essaie de me libérer des provisions de mots et de colères que je fais tout au long de ma vie. Même si je revendique le statut social de critique litté-

raire et d'enseignant, je dois avouer que je suis très mal placé pour me *situer en Francophonie*. Je ne suis pas romancier, mais j'apprécie au plus haut point cette remarque de Patrick Modiano lors de son discours à Stockholm à l'occasion du prix Nobel de littérature : « Un romancier ne peut jamais être son lecteur, sauf pour corriger dans son manuscrit des fautes de syntaxe, des répétitions ou supprimer un paragraphe de trop. Il n'a qu'une représentation confuse et partielle de ses livres, comme un peintre occupé à faire une fresque au plafond et qui, allongé sur un échafaudage, travaille dans les détails, de trop près, sans vision d'ensemble. » Mon œuvre n'est pas encore abondante que, déjà, je ressens cette proximité et ce manque de vue d'ensemble. Si la question se rapporte au champ littéraire camerounais, en général, elle me paraît beaucoup plus facile, puisque vous savez très bien que ce pays occupe une place privilégiée dans l'espace francophone, non seulement en raison de son passé historique, mais aussi en raison de la quantité et de la qualité de ses écrivains d'expression française. Cela dit, il ne faut pas oublier que par rapport au centre parisien, le Cameroun, comme la plupart des pays francophones, se trouve effectivement à la périphérie.

D'un point de vue strictement personnel, j'essaie d'écrire sans présupposition, sans préjuger d'une appartenance, d'une forme ou d'un sens. L'acte d'écrire pour moi est un moment d'émerveillement, sentiment que je m'évertue à transmettre. Dans le corps à corps avec les

mots, j'évacue tout exclusivisme, et je vois dans l'acte d'écrire une tentative d'exploration ouverte et neuve, anticipative et inventive, de la pensée, du vécu tout comme du monde des étants, ainsi que le souhaitait Paul Valéry, sans forcément penser à une appartenance radicale.

RMA : *Vos textes, notamment* La Parole tendue *(2010) et* Les Machinations du sable *(2012), trouvent-ils leur place, dans votre esprit, dans les catégories comme « poésie africaine », « poésie francophone », etc. ?*

JCAM : Il ne faut se méfier des schématisations que lorsqu'elles deviennent abusives. Les catégories que vous évoquées sont fonctionnelles lorsqu'elles permettent, dans le cadre d'une historiographie littéraire, de donner des précisions sur les dynamiques scripturales telles qu'elles se déploient dans différents champs de production. Je n'ai donc *a priori* rien contre elles, dès lors qu'elles contribuent à une meilleure saisie de l'histoire des littératures. Si, par contre, il s'y dissimule quelque intention malveillante de dénigrement et de minorisation, comme c'est souvent le cas, ces catégories deviennent effectivement dangereuses.

RMA : *On a l'impression que l'interculturalité, le dialogue des cultures s'enlisent devant la « raison impérialiste de l'universel ». Décidément, le monde a soif d'utopies, de nouvelles utopies…*

JCAM : Je n'aime pas beaucoup les utopies, précisément pour ce qu'elles sont : des non-

lieux ! Le mot peut être séduisant, mais au fond il est dangereux comme en témoignent ses usages courants. Ce qu'il nous faut, c'est de nouveaux engagements, de nouveaux contrats, entre les individus, les pays, les communautés, les identités, etc. C'est à ce prix qu'on pourra juguler les diktats de la raison impérialiste de l'universel. Nous savons que l'universalisme et l'humanisme à l'Occidentale sont en fait des ethnocentrismes qui ont alimenté les crispations identitaires et les fondamentalismes religieux des siècles passés, et dont les répercussions sont encore perceptibles aujourd'hui. L'absence de dialogue entre les hommes, les langues et les cultures est un facteur d'appauvrissement de l'humanité.

RMA : *Le monde, à n'en plus douter, va mal : dévissement, désintégration, calamités, guerres, etc. Où sont et que peuvent les voleurs de feu dans cette situation ?*

JCAM : L'écrivain n'a pas de recette magique contre la montée de tous ces périls. Voler du feu aux dieux pour le donner aux hommes, n'est-ce pas déjà assez ? Les voleurs de feu sont eux-mêmes dans la galère ; ils sont embarqués dans le siècle, comme disait Camus. Mais il ne faut pas s'attendre à ce qu'ils fassent de miracle. Le travail de l'écrivain consiste modestement à faire entendre une voix, à défaut de se faire écouter, et souhaiter que l'homme s'humanise de mieux en mieux en restant solidaire de tout le cosmos.